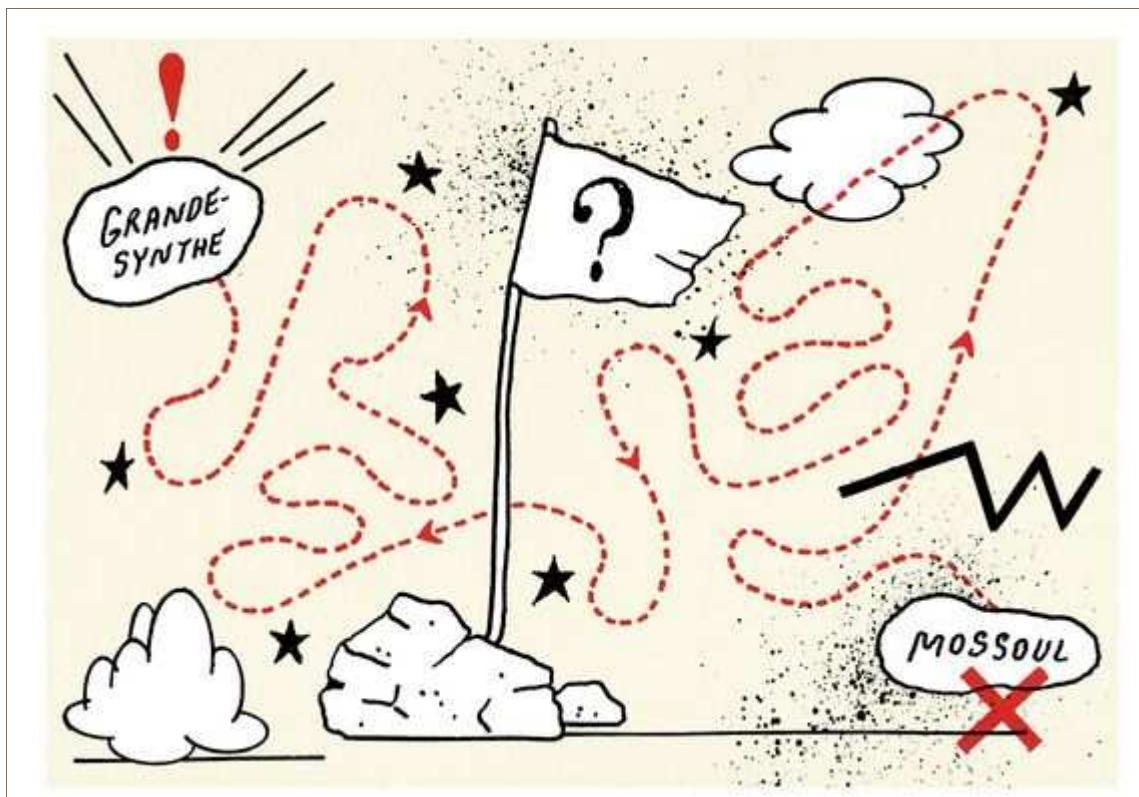


J'ai parcouru 70 camps de réfugiés pour retrouver ma mère



fabio viscogliosi



Nous avions fui Mossoul en octobre 2015, avec mes quatre frères cadets. Mon père, peshmerga, est toujours sur le front. Une fois arrivés en Grèce, après avoir traversé la frontière turque avec un groupe, affamés, nous avons appelé la police. Un premier bus n'a pris que les femmes. Ma mère pleurait, ne voulait pas monter. J'ai pensé que c'était "gentlemen" de la part des Grecs : d'abord les femmes, les hommes ensuite. Je l'ai rassurée : " *Nous nous -retrouverons dans quelques heures.*" J'ai eu tort. La police a emmené les hommes loin des femmes, dans une prison. C'est là que nous avons perdu maman.

Chez nous, les familles ne se séparent pas, jusqu'à la mort, nous vivons ensemble. Je devais retrouver ma mère. Je savais que j'y arriverais, mais je ne savais pas si elle serait vivante ou morte. L'Europe, c'était l'inconnu. En prison, j'interpellais chaque heure les policiers, ils ne répondaient pas. Normalement, dans son pays, on se rend au commissariat lorsque l'on perd quelqu'un de vue, on lance un avis de -recherche. Moi, j'étais un réfugié irakien en Grèce, cela changeait tout, les autorités ne m'écoutaient pas. J'imaginais des scénarios : qu'elle était perdue, seule, qu'elle n'avait

plus à manger. Ma mère n'avait pas d'argent et n'utilisait jamais de téléphone portable. Mes parents n'étaient pas modernes, mon père avait un poste de radio qu'il ne savait pas régler. Nous venons d'une grande ferme, nous étions -riches, avec une vie connectée à la nature, pas aux ordinateurs ou aux smartphones.

Après une quinzaine de jours en prison, mes frères et moi sommes sortis et avons obtenu un laissez-passer. Nous avons arpente une trentaine de camps grecs. Il y en avait de toutes sortes, on pense toujours à des campements avec des tentes, mais ça pouvait être des hôtels, des bâtiments squattés... On y trouve toujours la même chose : des gens qui fument, dorment, mangent, s'ennuient. J'ai vu des gens traumatisés ou devenir fous, et il n'y a jamais de psychologues.

Grèce, Macédoine, Serbie, Croatie, Slovénie, Autriche... j'ai suivi la route des Balkans, me disant que ma mère aurait fait pareil. Je me déplaçais en train, je restais quelques heures, parfois une nuit dans les camps. Toujours le même rituel : interroger les gens en arabe, en kurde, en persan ou en anglais, portable en main, montrant la photo de ma mère, répétant : " Elle a les cheveux gris, 55 ans, parle kurde. Elle s'appelle Roonak. "

Entre la Grèce et la Macédoine, j'ai vu des Iraniens, ayant interdiction de franchir la frontière, qui s'étaient cousu la bouche en -signe de protestation. Je ne me suis même pas arrêté... Des Afghans, des Iraniens, des Algériens, tentaient de se faire passer pour des -Syriens " privilégiés " qui pouvaient passer. Je me souviens qu'en Croatie la nature était belle, mais je n'arrivais pas à en profiter. Dans le train, des gens de Syrie chantaient, soulagés d'être loin des bombes. Je restais silencieux, mangeais et dormais peu.

Je détestais la nuit, j'aurais tout donné pour que la lumière reste en permanence dans le ciel, pour continuer mes recherches. Jamais je n'ai pensé abandonner. J'ai interrogé des centaines de réfugiés. On n'imagine pas vraiment perdre de vue quelqu'un en Europe. Au Proche-Orient, avec les guerres, c'est courant de ne plus avoir de nouvelles d'un parent, d'entendre qu'un a été tué. L'Europe semble plus -organisée, et puis il y a les moyens de communication. Enfin, en Allemagne, une dame m'a dit avoir aperçu une femme qui cherchait ses cinq enfants, qu'elle pouvait être en Belgique ou en France.

A Bruxelles, lorsque je suis sorti de la gare, en novembre 2015, j'ai eu peur : il y avait des tanks, comme si c'était la guerre. J'ai su plus tard qu'il y avait eu des attentats à Paris et qu'un gars s'était enfui. J'étais surpris qu'on ne m'arrête pas, j'avais une barbe d'un mois, j'étais mal habillé. Je suis finalement arrivé en France, on m'avait parlé d'un camp à Calais, que

les migrants appellent " Calasse " ou " djangal ".

Dans le train, un Britannique m'a -demandé dans quel pays je voulais m'installer. J'ai trouvé la question bête, sur le coup. Le pays ne faisait aucune différence, il me fallait juste retrouver ma mère, puis un abri sûr. En Europe, les frontières ne correspondent à rien, je n'ai même pas remarqué que j'étais passé de la Belgique à la France. Il n'y a pas de rivière, de montagne, rien qui délimite ces pays. J'ai compris que j'étais arrivé en France, car les policiers étaient habillés différemment et parce que j'ai entendu cette mélodie que j'adore : le jingle de la SNCF. J'ai vu la " jungle ", je me suis dit : waouh, c'est énorme, avec des restos, ça ressemble à un camp d'été étudiant. J'ai vite compris que ça sentait la mort, que c'était un -endroit maudit. J'étais surpris que tout soit -divisé par nationalités, je n'avais pas vu ça dans les autres camps. Les Soudanais dans un coin, les Afghans dans l'autre, etc. C'est aussi la première fois que j'ai entendu parler des passeurs. J'étais dégoûté, je savais qu'il y avait des passeurs de drogue, mais pas d'êtres humains.

Ma mère n'était toujours pas là, j'étais à bout. On m'a parlé de Grande-Synthe - Nord - , c'était ma dernière chance. Dans le bus qui m'y amenait, je le sentais, elle était tout près. Arrivé là-bas, je hurlais : " Roonak, Roonak ! " Je craquais. Les gens me regardaient comme on -regarde un lion, certains avaient peur, ils croyaient que j'étais un passeur. Et enfin, j'ai vu ma mère. J'ai couru, elle s'est évanouie. Je pleurais, l'embrassais sur le front, les mains.

On était fin novembre 2015, je lui ai dit : " Restons ici. " Elle ne voulait pas, elle me parlait de sa crainte des CRS. En France, je ne sais pas pourquoi, les forces armées ont des noms différents : CRS, gendarmes, police, tous font le même travail. Ils ont parfois jeté des gaz -lacrymo sur tout le monde, lorsqu'ils venaient dans le camp traquer les passeurs.

Alors j'ai cédé aux trafiquants que je déteste. Ma mère et mes frères sont passés dans un camion pour 3 000 livres - 3 500 euros environ - chacun, en mai. Je suis passé en septembre 2016, sans argent. Aujourd'hui, nous sommes ensemble à Rushden, dans une maison. **C'est toujours dur, au Royaume-Uni, d'être un citoyen de seconde zone, mais on reste un citoyen. Pas comme dans les camps de réfugiés.**

Propos recueillis par Elisa Perrigueur

© Le Monde

◀ article précédent

Pour qui sonne la notification Clara...